



## GEORGE ORWELL, UN PORTRAIT

[Jean Lacouture](#)

Le Seuil | « [Le Genre humain](#) »

1983/3 N° 9 | pages 11 à 20

ISSN 0293-0277

ISBN 9782870271179

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-le-genre-humain-1983-3-page-11.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

JEAN LACOUTURE

## *George Orwell, un portrait*

Quelle sorte de personne était-il ?

David Astor, qui fut l'un de ses amis les plus chers, m'a adressé ce bref croquis : « ... Il me semblait posséder au suprême degré un bon sens (good sense) qui faisait toujours paraître ses contradicteurs excessifs ou irréalistes. Doué pour l'amitié, il eut beaucoup d'amis qui lui restèrent attachés tout au long de sa vie. Il n'était pas particulièrement bon vivant, mais de contact facile, et vous traitait, dès le premier instant, comme une vieille connaissance. Très spirituel, il faisait peu de remarques dépourvues d'acuité. Mais son humour était profondément amusant, pas de la sorte qui ne vise qu'à marquer des points.

« Il ne semblait pas hanté par la tragédie. C'était un homme qui goûtait énormément les simples joies de l'existence. Sa sympathie pour la classe ouvrière était naturelle et profonde, mais il voyait surtout les travailleurs comme des gens simples, dénués des artifices de la bourgeoisie, plutôt que comme détenteurs d'une vertu spécifique. Il admirait surtout leur aptitude à surmonter les épreuves et à garder une saine vision des choses. Il n'avait pas de préjugé personnel contre les non-prolétaires comme moi — et moi, personnellement, je le trouvais un ami délicieux et un être humain admirable... (a most admirable human being...) ».

Entrant à la BBC en 1940, Orwell avait dû rédiger une notice autobiographique où il indiquait entre autres « ... A part la guerre en Espagne et un hiver au Maroc, je n'ai rien fait qu'écrire des livres, élever des poules et cultiver des légumes. Ce que j'ai vu en Espagne et observé depuis lors de la vie intérieure des partis de gauche m'a donné horreur de la politique. J'ai été pour un temps membre de l'Indepen-

dant Labour Party, mais je l'ai quitté au début de la guerre parce que la politique qu'ils proposaient ne pouvait que faciliter la tâche d'Hitler. De cœur, je suis définitivement «à gauche», mais je crois qu'un écrivain ne peut rester honnête que s'il se garde de toute affiliation partisane.

«Les écrivains auxquels je tiens sont Shakespeare, Swift, Fielding, Dickens, Charles Reade, Samuel Butler, Zola, Flaubert et, parmi les modernes, James Joyce, T.S. Eliot, D.H. Lawrence et Somerset Maugham (...) Indépendamment de mon travail, rien ne m'intéresse autant que le jardinage (...) J'aime la cuisine et la bière anglaises, le vin rouge français, le vin blanc espagnol, le thé indien, le tabac fort, le feu de charbon, la lumière des chandelles et les fauteuils confortables. Je déteste les grandes villes, le bruit, les automobiles, la radio, les nourritures en boîte, le chauffage central et les meubles «modernes». Les goûts de ma femme s'accordent parfaitement aux miens. Ma santé est délabrée, mais ne m'a jamais empêché de faire ce que je souhaitais — excepté combattre dans cette guerre. Je dois ajouter que bien que tout ce que je viens de dire de moi soit vrai, George Orwell n'est pas mon véritable nom...»

Eric Arthur Blair était né à Motihari, au Bengale, où son père, Charles Blair, servait comme fonctionnaire au «Département de l'Opium», le 25 juin 1903 (il était donc de deux ans le cadet de Malraux, de quatre ans l'aîné de Sartre). Il avait un an quand sa mère, Ida, le ramena en Angleterre où il passa son enfance et son adolescence avec ses deux sœurs, Marjorie et Avril, dans un milieu de moyenne bourgeoisie.

Ida Blair était née Limouzin : son père était français. Elle avait vécu longtemps en Birmanie où sa famille maternelle avait du bien. C'était une femme originale et cultivée. De Charles Blair, il y a semble-t-il peu à dire, sinon qu'il fut un bon fonctionnaire, passa en Inde plus de la moitié des années de formation de son fils — qui eut donc une éducation semi-orpheline — et sut ne protester que modérément quand Eric, abandonnant sa carrière administrative, décida de faire du vagabondage l'apprentissage de sa vie d'écrivain.

Eric Blair détesta l'école préparatoire («prep») de St Cyprien d'où date semble-t-il sa haine de la discipline collective et son penchant pour l'anarchie. Mais à 14 ans, doté d'une bourse d'études, il est admis à Eton, où tout a-typique qu'il fût, il paraît avoir été heureux. Il y a laissé le souvenir d'un long adolescent sarcastique nourri de Shaw, de Wells et de Butler, et ne consacrant que fort peu de temps au travail scolaire — encore que bien noté en français. Il adressait des poèmes amoureux à sa cousine Jacintha Buddicom, causa un énorme

scandale en tuant un oiseau à coups de fronde et s'affirma au football comme un bon marqueur de buts.

Pourquoi cet excentrique, déjà rebelle à de nombreuses règles, accepta-t-il de préparer le concours de l'administration coloniale ? Mal classé à la sortie d'Eton, il ne put entrer à Oxford et, pressé par son père, dut se résigner, à 19 ans, à présenter le concours menant à l'India Office. Son succès lui vaut d'être expédié en Birmanie (affectation demandée pour des raisons familiales) — et le voilà à l'école de police de Mandalay. Être un flic colonial prépare aux attitudes extrêmes, et dans le cas d'un lecteur de Swift et de Shaw, la révolte radicale est l'issue la plus probable. Il est significatif que son premier article signé (de son vrai nom), « Une pendaison », soit un cri de protestation contre la peine de mort, dû à un exécutant du pouvoir colonial, dans un pays où avaient lieu, en moyenne, 150 exécutions par an.

Solitaire et rongé d'amertume, partagé entre attirance et dégoût pour le bouddhisme et ses desservants, il vécut là cinq ans, dans des postes insalubres et lointains, lisant sans cesse — avant de démissionner parce que, dit-il « il me déplaisait de mettre des gens en prison pour avoir fait ce que j'aurais fait à leur place ». Devenu anti-impérialiste, affirmé dans son refus de toute autocratie, sinon de toute autorité, il prend le bateau pour l'Europe et débarque à Marseille en août 1927, à l'heure même où se déroule une manifestation de masse contre l'exécution de Sacco et Vanzetti. Voici un homme prêt aux grandes ruptures.



Ce n'est pas à Paris, bien qu'il l'ait écrit, mais à Londres qu'il entame sa carrière de vagabond, mi-clochard, mi-écrivain, dans les bas-fonds de l'East End, vivant de la soupe de l'Armée du Salut. Dès 1902, Jack London en avait donné l'exemple, pour écrire *The People of the Abyss*. Mais un écrivain célèbre est toujours en mesure de réintégrer l'univers des nantis. Eric Blair, ancien élève d'Eton, ancien policier colonial est, lui, un homme sans autre ressource que l'espoir de transformer en œuvre d'art sa pathétique plongée dans les « slums » de Whitechapel.

Au printemps 1928, il est à Paris et s'installe dans un hôtel minable de la rue du Pot-de-Fer. Il y passera 18 mois (dont un à l'hôpital Cochin où sont décelées des manifestations de tuberculose), apprenant peu sur la ville, mais écrivant comme un fou : son premier livre *Down and out in Paris and London* (traduit en 1935 sous le titre

*La Vache Enragée*) est loin d'annoncer le grand écrivain des années quarante, pas plus que les quelques articles qu'il donne à une modeste revue de gauche, *Le Progrès Civique*. Il semble avoir vécu à Paris aussi isolé qu'en Birmanie. Le seul événement remarquable auquel il se soit mêlé fut l'enterrement du maréchal Foch, où l'apparition de Pétain acclamé par la foule lui inspira une réflexion étrangement prophétique sur l'avenir de ce vieillard auguste...

\*  
\*\*

«George Orwell» naquit en décembre 1932, lors de la publication de *Down and out in Paris and London*. Il n'était pas question pour Eric, fils de fonctionnaire impérial, de publier sous son nom ses souvenirs de clochard. Il choisit celui d'une petite rivière de son enfance, un prénom qu'il aimait et que lui donnèrent désormais ses amis, gardant son patronyme d'origine pour les actes de l'état-civil, ses deux mariages et la signature des chèques.

Changer de nom à 30 ans est une expérience significative. S'agissant d'Orwell, c'est l'un des thèmes de dissertation favoris des biographes et commentateurs. Signifie-t-elle la mort de l'autre, la destruction d'un passé aboli ou méprisé (celui de l'Etonien, du flic ou du clochard?), la rupture avec un type d'environnement familial ou social? On peut penser à un acte de naissance plutôt qu'à une mise à mort. Le personnage aberrant et incertain, le flic de Birmanie mué en vagabond de la Mouffe qu'était Eric Blair, émerge en un George Orwell libéré de ses contradictions externes, écrivain encore à la recherche de son art, mais grandi et formé déjà par sa recherche et ses premiers achèvements.

Cet Eric Blair divisé qui s'accomplit et se rassemble en George Orwell, est un grand diable de 1m82 au long visage de quaker déjà strié de rides, aux mèches dansant sur un front très haut, une mince moustache sur la lèvre, avec un corps desséché, malhabile et souffrant sur lequel flottent toujours des vêtements qu'il semble avoir empruntés, sinon arrachés aux poubelles de Vauxhall, un regard d'enfant blessé, des gestes gauches, une timidité coupée d'élans. C'est le type achevé de l'Anglais dissident, du «dissenter», inadapté et toujours prêt au «look!», admonestation douce, question pressante ou ferme refus. A cette époque, c'est encore un silencieux, un mélancolique en quête de lui-même.

Mais déjà d'aucuns ont découvert en l'auteur incertain de *Down and out...* le critique social et l'artiste naissant. Son éditeur, Victor Gollancz, l'envoie enquêter sur le monde ouvrier du Nord. Ce sera

*The Road to Wigan Pier*, curieux reportage qui en dit moins sur son objet que sur l'auteur lui-même, un peu décevant pour ce qui est montré, tout à fait remarquable par ce qui est dit, et le ton de puissante sympathie qui lie au monde ouvrier l'ancien élève d'Eton, l'ancien flic de Mandalay, l'ancien «tramp» de l'East End. *The Road*, premier des livres publiés par le «Left book club», fit d'Orwell l'un des écrivains politiques les plus en vue d'Angleterre et le lia pour un temps à l'Independent Labour Party (ILP), fraction gauchiste du travaillisme, dans le même temps qu'il rencontrait et épousait Eileen O'Shaughnessy, petite Irlandaise brune, psychologue et socialiste.

C'est au moment le plus aigu de cette adhésion à une société politique militante que le frappe, en juillet 1936, le soulèvement franquiste. Il dit à son ami Jack Common: «Il n'y a pas tellement de fascistes dans le monde. Si chacun de nous en tuait un...!» Propos quelque peu déconcertant de la part de cet anarchiste éleveur de poules. En tout cas, s'il décide de partir pour l'Espagne, ce n'est pas pour écrire mais pour se battre. L'ILP le dirige tout naturellement sur le POUM (parti ouvrier d'unification marxiste, d'inspiration mais non de discipline trotskyste) dont les racines sont catalanes.

Le voici, en janvier, à Barcelone où dominent le POUM et les anarchistes — les communistes restant dans l'ombre, qui est parfois celle des cachots. Envoyé par ses chefs sur le front d'Aragon, il y passe 4 mois, comme milicien. Les combats sont rares mais la vie très éprouvante. En mai, il est ramené à Barcelone, où il participe à de violents combats de rues au côté des anarchistes, contre les communistes. C'est là qu'il voit se mettre en mouvement les mécanismes du totalitarisme qu'il démontrera dans *Animal Farm* et dans *1984*.

Mais la «ligne» espagnole de George Orwell n'est pas si simple que la suite pourrait le donner à penser. Dans le grand débat entre gauchistes (anarchistes de la FAI et du POUM) qui font valoir que l'on ne peut dissocier la révolution (collectivisation, démocratie directe) de la guerre, et communistes (alliés aux socialistes de Negrin) dont le mot d'ordre est «guerre d'abord, révolution plus tard», Orwell est de plus en plus tenté de donner raison au PC, comme l'a fait d'emblée Malraux. Gagner la guerre, battre le fascisme, n'est-il pas le préalable absolu? Au point qu'il envisage, en mai 1937, de passer aux Brigades Internationales, où l'on obéit au mot d'ordre de Moscou: «Guerre d'abord».

L'état-major du POUM le renvoie sur le front de Huesca où il est blessé, le 20 mai 1937. La balle d'un tireur isolé lui a traversé la gorge («Je pensai d'abord à ma femme, ensuite à la vie: en dépit de toutes mes critiques, il m'apparut alors qu'elle me convenait assez bien...»).

Bien soigné, à Lerida puis à Barcelone, il est sur pied en trois semaines, mais court aussitôt un autre danger. Les dirigeants du PC qui ont tissé leur toile et pris la Catalogne sous leur contrôle, ont mis le POUM hors-la-loi et pourchassent ses militants déclarés « fascistes » par les hommes de Moscou et le *Daily Worker* londonien : c'est alors que le leader trotskyste Andrès Nin (qui au même titre que Trotsky, servira de modèle au Goldstein de 1984) sera assassiné par les agents du KGB. Le 21 juin, Orwell et sa femme Eileen, qui l'a rejoint à Barcelone, réussissent à passer en France et arrivent à Perpignan.

Expérience décisive. Ce qui l'aura marqué alors, ce sont moins les combats sur les ramblas de Barcelone contre les hommes du PC, moins la chasse à l'homme dont il a été, en juin, le gibier, que les méthodes par lesquelles propagandistes et bureaucrates staliniens ont prétendu convaincre de fascisme des hommes qui depuis des mois se font tuer pour le peuple espagnol et contre le franquisme. C'est de là que date chez lui la découverte de cet usage de la vérité qui, plus que la terreur et la police, fonde le totalitarisme.

Expérience navrante aussi. Pourquoi s'est-il battu ? Henry Miller lui avait dit qu'aller combattre en Espagne était « l'acte d'un idiot ». Il devait bientôt écrire qu'il en était arrivé à se demander « qui combattait qui », et confiait à Koestler (lui-même impliqué dans l'affaire du côté du PC et condamné à mort à Malaga) que l'histoire s'était « arrêtée en 1936 ».

Mais d'Espagne, il devait rapporter un livre qui, comme *L'Espoir* de Malraux, justifie souffrances, erreurs et déceptions : *Homage to Catalonia*. On ne saurait dire que c'est un livre qui éclaire beaucoup le débat. Mais c'est un admirable reportage, moins sur le pays concerné que sur la vie des combattants, leurs souffrances et leur fraternité. Avec ce trait fulgurant, entre autre : « Sous le feu, ce qui est terrible, c'est moins la crainte d'être touché que l'impossibilité de savoir où vous serez atteint... »

Du point de vue politique, ses analyses restent aussi incertaines que ses comportements. La tonalité générale de *Homage to Catalonia* est favorable à ses compagnons d'armes du POUM, mais il lui est arrivé d'écrire de son livre qu'il était trop favorable à cette organisation, et que les vraies forces révolutionnaires étaient la CNT (Confédération Nationale des Travailleurs) et la FAI anarchistes. Intellectuellement, il est en effet beaucoup plus proche de l'idéologie libérale que du marxisme. Étrange situation que celle de ce combattant qui joue sa vie dans une organisation trotskyste alors qu'il est de cœur avec les « anars » et juge, intellectuellement, que ce sont les staliniens qui ont choisi la meilleure stratégie...

Le voilà dressé à jamais contre toute forme de bureaucratie politique. Mais le voyageur de Eton à Whitechapel n'est pas l'homme des solutions médianes. Avant de quitter l'Espagne, cet « *awful mess* », il déclare à un ami que si le fascisme doit être en tout état de cause combattu, la prochaine guerre entre Hitler et la Grande-Bretagne ne sera qu'une « bataille entre deux gangs » — et que « l'exercice du pouvoir en Inde par la Grande-Bretagne ne vaut pas mieux que le fascisme ». Il ira même jusqu'à dire que « sitôt que la guerre sera commencée, on nous proposera, sans utiliser le nom, un système totalitaire, surtout si nous sommes les alliés de l'URSS et si les communistes participent à notre gouvernement ». Et pour pousser les choses jusqu'à leurs conséquences extrêmes, il écrira aussi que ce qui menace l'Angleterre, c'est que Churchill, se posant en démocrate, institue une « forme anglaise de fascisme ». Le pire vice du totalitarisme est peut-être de conduire à l'aberration ceux qui le combattent avec le plus d'héroïsme.

Cette « aberration » va tout de même de pair avec la plus profonde sagesse. C'est à l'époque où lui échappent ces insanités, entre 1937 et 1943, qu'il écrit l'admirable *Animal Farm*. Quand il le présente au début de 1944 à son éditeur Victor Gollancz — lui qui est en général sévère pour ses travaux dit qu'il a écrit un chef-d'œuvre —, il a la stupéfaction de le voir refuser. On est en pleine guerre. De l'alliance avec l'URSS dépend le salut de l'Angleterre. Nul n'est pressé de vouer « uncle Joë » aux gémonies, pas même le très conservateur T.S. Eliot, qui refuse lui aussi le livre, en tant que directeur de Faber. Voilà qui confirme son hypothèse de la complicité de guerre entre capitalisme anglais et stalinisme... Mais Frederick Warburg, son ami, ose enfin publier *Animal Farm* — qui ne paraît d'ailleurs que la guerre finie, en août 1945. Courage récompensé : 11 millions d'exemplaires vendus !

Le succès n'est pas seulement de cet ordre. La critique la plus exigeante découvre d'un coup l'un des quatre ou cinq grands moralistes politiques anglais, et le compare à Swift et à Hobbes. *Leviathan* et *Gulliver* sont ses références évidentes : *Gulliver* surtout, qu'il aime passionnément depuis l'enfance, et dont jamais un exemplaire ne l'a quitté, de Eton à Rangoon, de la rue du Pot-de-Fer à Barcelone. Mais le ton « orwellien » est là, d'une sécheresse très personnelle, et aussi une architecture d'une rigueur saisissante.

Entre-temps, la guerre a provoqué en lui un nouveau bouleversement. Il a découvert le patriotisme. On a dit déjà qu'il avait rompu avec l'ILP sitôt qu'Hitler avait pris les armes contre son pays. Plus question de neutralité entre les deux « gangs ». Il redécouvre, sinon « les », du moins « des » valeurs anglaises, entre à la BBC, y dénonce le



fascisme et l'horreur nazie avec d'autant plus d'ardeur que sa santé lui interdit de combattre.

Il se définit alors comme « patriote révolutionnaire » et écrit *The Lion and the Unicorn* dont le premier chapitre est un réquisitoire contre la « honte d'être anglais » que professent — selon Orwell — les intellectuels de Chelsea ou de Bloomsbury. Ce qui ne l'empêchera pas de se brouiller bientôt avec l'un de ses maîtres, H.G. Wells, pour avoir écrit que son histoire du monde semble être rédigée par un civilisé solitaire considérant de haut les querelles d'un monde de sauvages.

Mais avant que la gloire le touche, il est retombé dans la solitude. Au printemps 1945, alors qu'il est à Paris où David Astor l'a envoyé enquêter pour l'*Observer*, sa femme Eileen meurt d'un cancer, peu de temps après qu'ils eurent adopté un orphelin trouvé dans les ruines de Newcastle. Un an après, il écrit à une amie : « Il m'est arrivé d'être infidèle à Eileen. Nous nous sommes maltraités parfois. Mais ce fut un vrai mariage : nous avons livré ensemble de durs combats, et elle savait tout de mon travail... »

Moins d'un an plus tard, chez les Koestler, il rencontre Sonia Brownell. Elle est belle et collabore avec talent à la revue de Cyril Connolly (l'un des premiers amis d'Eric Blair) *Horizon*. Il lui demande de l'épouser. Elle refuse d'abord.

La santé de George Orwell ne cesse de décliner, tandis qu'il écrit un livre qu'il sait le dernier et qu'il voudrait plus audacieux, plus explicite, plus entraînant encore et pugnace qu'*Animal Farm*. C'est au sanatorium de Cranham, près de Bristol, d'où l'on voit les montagnes galloises, qu'il met la dernière main au *Last Man in Europe*, titre que son éditeur lui fera abandonner pour 1984. Il continue à écrire pour l'*Observer* (notamment un magnifique portrait de Bevan, l'homme public qu'il aura le plus respecté) et surtout pour *Tribune*.

Le 25 mai 1949, le Dr Andrew Morland le trouve assez mal en point pour qualifier tout pronostic de « hasardeux ». Mais le 15 juin, Fred Warburg, venu lui annoncer la publication de 1984, le trouve plein d'espoir, persuadé qu'il souffre, non de la tuberculose, mais d'une longue pleurésie. Le triomphe immédiat du livre lui apporte une joie tempérée par l'incompréhension de beaucoup de critiques, surtout américains (mais l'*Economist* fait de même), qui ne voient en cette dénonciation du totalitarisme qu'un superbe pamphlet anti-communiste, tandis que la presse conservatrice le présente comme une satire du Labour Party...

Aussi écrit-il aussitôt à un ami syndicaliste que 1984 n'attaque aucunement le socialisme, ni le Labour, mais « les perversions de l'économie centralisée qui se sont manifestées dans le communisme et

le fascisme (...) Si j'ai choisi de situer le livre en Grande-Bretagne, c'est pour rappeler que les peuples anglophones ne sont pas meilleurs que les autres et que le totalitarisme, s'il n'est pas combattu, peut triompher n'importe où.»

Le 3 septembre, il est transporté à l'hôpital d'University College. Il écrit à David Astor, lui demandant avec une humilité déchirante, de l'aider à convaincre Sonia de l'épouser. Elle accepte cette fois, le sachant très proche de la mort. Lui a 46 ans, elle 31. Il a voulu se marier en smoking, dans sa chambre d'hôpital. Il projette de partir pour la Suisse, quand il meurt, le 21 juin 1950.

Il avait demandé à être enterré religieusement. Autre «dissenter» fameux, Malcolm Muggeridge, qui avait été son défenseur dès ses premiers livres, transmit la demande à un vicaire qui n'avait jamais entendu parler de George Orwell (ni d'Eric Blair). En fin de compte, c'est David Astor qui fit admettre le corps dans le carré familial d'All Saints. Comme l'écrit Bernard Crick, le meilleur biographe d'Orwell, cette conclusion est moins surprenante qu'elle le paraît à première vue : «Il aimait la terre, il aimait son pays, il aimait le langage liturgique de l'Eglise d'Angleterre. "Orwell-like" traduit ces choses. "Orwellien" en traduit d'autres. Il convient de se souvenir de lui pour ceci et pour cela».

Dans un de ses derniers essais, Orwell résume son ambition : «Faire de la littérature politique un art». Et il précise : «Mon point de départ est toujours celui d'un partisan, le sentiment d'une injustice à réparer. Quand je m'assieds pour écrire, je ne me dis pas : je vais écrire une œuvre d'art. J'écris parce qu'il y a un mensonge à dénoncer (...) Mais je ne peux y parvenir si ce n'est en même temps une expérience esthétique (...) Mon objectif est de réconcilier les goûts et les dégoûts acquis dès mon enfance avec les actions publiques auxquelles nous contrainst notre époque...»

\*\*

Il s'était défini lui-même comme un «tory anarchiste», un anarchiste conservateur — oubliant (?) qu'il avait donné quinze ans plus tôt la même définition de Swift. Anarchiste, ou plutôt libertaire, il le fut à coup sûr. Et «tory», dans le sens où l'Etat lui apparaissait de plus en plus comme un Leviathan. Mais il resta fidèle jusqu'au bout à son amitié pour le Labour Party, à *Tribune*, à «Nye» Bevan, au meilleur courant d'une gauche anglaise qui exérait le torysme.

Politiquement — et compte tenu de tout ce qui est intraduisible, intransmissible d'une société à l'autre, de l'anglaise à la française en

tout cas — il nous est insaisissable. Une chose est claire. Il n'a jamais cessé de regarder le monde, écrit John Vincent, à travers ses «lunettes birmanes», alors que ni la société anglaise, ni la question espagnole, ni le phénomène nazi, ni l'Europe d'après-guerre ne trouvent leur explication dans les rapports entre un *sahib* de Rangoon et un paysan Karen. Aux yeux du moraliste l'oppression est une. Elle est multiple, et exige des analyses diverses et des réactions sélectives, de la part du politique. Admirable moraliste social, George Orwell est un politique inspiré d'un angélisme féroce. D'où peut-être son admirable singularité.

S'il est évident que 1984 vise aussi implacablement le fascisme que le stalinisme, on peut regretter qu'il ait visiblement peu étudié le nazisme ni mené d'enquête dans l'un ou l'autre des états fascistes, dont certaines composantes — le racisme et la pratique institutionnelle de la torture, entre autres — étaient de nature à approfondir et élargir sa critique. Propos de journaliste? L'ambition d'*Animal Farm* et de 1984 est assez vaste, et l'accomplissement assez grand, pour justifier le souhait que de telles œuvres fussent enracinées dans toutes les formes du réel. Une expérience directe de la société fasciste y eût contribué, si puissante fut l'imagination de l'auteur de 1984.

L'un de ses biographes voit sa grandeur dans son «imprévisibilité». Il est vrai que la vie d'Orwell est une cascade de décisions non seulement imprévisibles en leur temps, mais aujourd'hui encore à peu près inexplicables: entrée dans la police impériale indienne, plongée dans *l'underworld*, départ pour l'Espagne, et jusqu'à la demande d'enterrement religieux de la part de cet agnostique. Mais n'est-ce pas l'itinéraire d'un homme libre?

Que les plus grands noms de la littérature mondiale — anglaise en tout cas — aient été prononcés à propos de son œuvre ne doit pas faire oublier qu'il fut d'abord un homme bon et brave, dont un mot, mieux que tous, résume le caractère et la vie — surtout si on l'écrit en anglais: «integrity».